

ÉVA MARTONYI
Université Pázmány Péter de Piliscsaba

LE RECIT MYTHIQUE CHEZ HENRY BAUCHAU ET SANDOR MARAI

Pourquoi la comparaison, pourquoi la mise en parallèle de ces deux auteurs? L'un, Sándor Márai, appartient à la génération des écrivains hongrois choisissant l'exil volontaire. Il s'est suicidé, à la fin d'une vie solitaire, séparé de son pays natal. L'autre Henry Bauchau, s'épanouissant dans sa sphère culturelle propre, en Belgique francophone, a joui d'une notoriété dépassant même les frontières de celle-ci.

Márai et Bauchau, bien qu'ils fussent contemporains, ne se connaissaient pas, ils n'ont probablement jamais entendu parler l'un de l'autre. Éloignés dans le temps et dans l'espace, ces deux écrivains, éminemment européens, appartiennent à la même culture, deux fois millénaire, assument le même héritage culturel, partagent le même patrimoine littéraire dont les racines sont profondément ancrées dans l'antiquité classique.

Et ce fait est doublement significatif. Aujourd'hui, on parle de plus en plus souvent de l'héritage culturel européen, tout en oubliant que cet héritage prend ses sources dans les mythes et légendes de l'antiquité gréco-latine.

L'homme d'aujourd'hui a tendance à se concentrer sur l'actualité, à ne saisir que le quotidien, le contemporain. Dans la pratique littéraire de nos jours, il existe très peu d'exemples de retour au passé, surtout au passé lointain et mythique. Or, de temps en temps, tout au long de l'histoire littéraire, nous avons pu voir ressurgir des héros et héroïnes de l'antiquité; les grands poètes et écrivains des étapes successives de l'évolution littéraire ont été marqués par l'attrait de leurs figures, par la problématique de leur destin, par les fondements insaisissables et pourtant pleins de significations de leurs caractères.

Les deux écrivains en question, Sándor Márai, le Hongrois, et Henry Bauchau, le Belge, appartiennent donc à ceux qui sont profondément marqués par notre héritage culturel européen et qui y retournent non seulement pour évoquer des histoires bien connues, mais aussi et surtout pour parler de quelque chose de beaucoup plus important, des questions fondamentales de l'existence humaine: de l'amour, de la mort, du destin, de l'inévitabilité d'un sort parfois tragique. En un mot, ils traitent, à travers les histoires d'Oedipe, d'Antigone et d'Ulysse,

des questions ultimes, celles qui nous tracassent tous, mais auxquelles nous ne trouvons pas toujours de réponses adéquates et/ou définitives.

Pour mieux saisir ces deux univers romanesques, l'évocation de quelques repères biographiques est nécessaire, nous allons donc les rappeler brièvement.

Sándor Márai, l'aîné des deux écrivains, est né à Kassa en 1900. Il a d'abord fréquenté l'école en Hongrie, puis il a complété ses études à l'université de Budapest, puis en Autriche et en Allemagne. Il vit pendant quelques années à Paris, où il fréquente les milieux artistiques et intellectuels. Revenu en Hongrie, il se fera un nom en tant que journaliste, poète et écrivain, auteur dramatique, mais surtout en tant que romancier. Ses premiers volumes apparaissent à partir des années trente. C'est surtout ses *Confessions d'un Bourgeois*, roman publié en 1934, qui sera remarqué par le public. Márai n'appartient à aucun groupe ou « école » littéraire, il garde son indépendance jusqu'au bout, se tenant plutôt à l'écart de toutes les tendances, de tous les mouvements littéraires et politiques de l'époque. Il observe néanmoins avec une grande inquiétude la montée des régimes totalitaires. Après avoir passé les années de la seconde guerre mondiale dans son pays natal, et après avoir été le témoin du début de l'installation des communistes en Hongrie, il part définitivement en 1948. Il se rend d'abord en France, puis en Italie. De 1952 à 1967 il vit à New York, puis il reviendra en Italie, avant de s'établir en 1980 aux États-Unis, à San Diego. Il mettra fin à ces jours en 1989. Totalement ignoré par les organes officiels de la vie littéraire dans son pays pendant les années du communisme, il n'obtiendra la consécration qu'après le changement du régime. Bien que ses ouvrages publiés avant la guerre pouvaient circuler quasi clandestinement parmi certains lecteurs, la plupart de son oeuvre est restée inconnue du public hongrois. Depuis une bonne dizaine d'années, ses oeuvres sont éditées ou rééditées. Márai appartient désormais à la littérature hongroise du XX^e siècle. Cette oeuvre considérable comprend non seulement des récits et des romans, mais aussi son journal, tenu systématiquement à partir de 1943 jusqu'en 1983.

Henry Bauchau est né en 1913 à Malines. Il fait ses études à Bruxelles, obtient un diplôme en droit. Il participe aux mouvements des étudiants chrétiens, puis il sera mobilisé en 1939. Pendant la seconde guerre mondiale, il entre dans la résistance armée contre l'occupant allemand et il sera même blessé dans le maquis des Ardennes. Après la guerre, il fonde une maison d'édition, recommence à écrire. Il fait une psychanalyse et il pratiquera l'analyse par la suite. En 1958, il publie son premier livre important de poèmes, depuis, il publie régulièrement des recueils de poésies. En même temps, il est auteur de pièces de théâtre, de courts récits et de romans. Actuellement il vit à Paris.

*Paix à Ithaque*¹ de Sándor Márai paraît la première fois à Londres, en 1952. Puis, au cours des années 1990, à Budapest. La version française, réalisée par Mme Éva Barre, paraît à Paris en 1995.

¹ Sándor Márai, *Paix à Ithaque*, titre original: *Béke Ithakában*, roman, traduit du hongrois par Eve Barre, Éd. in fine, Corvina, 1995, 283 p.

*Antigone*² d'Henry Bauchau paraît en 1997. Ce roman, précédé d'*Oedipe sur la route*, écrit à partir de 1984, paru pour la première fois en 1990, et de *Diotime et les lions*, paru en 1991, appartient à un tryptique, dont les sujets remontent au même cercle de récits mythiques.

Pour des raisons de commodité, nous avons choisi *Antigone* pour en faire la lecture et l'analyse parallèle avec *Paix à Ithaque* de Márai.

Évidemment, la première question qui se pose est celle des dates. Dans notre cas, celles de la rédaction et de la parution des deux ouvrages sont peut-être un peu éloignées. Or, la chronologie exacte des événements biographiques des deux écrivains et des dates des parutions de leurs ouvrages n'ont pas vraiment une très grande importance. Car, Bauchau et Márai ont été, en fin de compte, témoins des mêmes événements bouleversants du XX^e siècle, ils étaient participants et surtout observateurs des « folies collectives ». De plus, on peut dire qu'ils ont partagé les mêmes valeurs d'humanité, de liberté d'esprit. Les nombreux déplacements qu'ils ont effectués, l'un et l'autre, en Europe et même au-delà des frontières du vieux continent, soit par leur volonté, soit sous l'effet d'une contrainte, les a spécialement rendus sensibles aux figures emblématiques de la littérature antique dont il sera question dans la deuxième partie de mon exposé.

Márai présente son héros, Ulysse, tout au début du récit, à travers le monologue intérieur de sa femme, Pénélope :

Mon défunt mari était un homme de nature inquiète. Le plus volontiers, il voyageait sans cesse.

Mais lorsqu'il ne voyageait pas, lorsqu'il vivait parmi nous à Ithaque, lorsqu'il était couché dans mon lit et qu'il me tenait dans ses bras, j'ai toujours eu l'impression d'être sur un bateau, ou comme si je passais mon temps sur un radeau à mouvement lent. C'est difficile à expliquer. Celui qui vivait avec lui, voyageait sans cesse avec un mouvement lent et étudié. [...] Car toujours tout me rappelle la mer lorsque je pense à mon défunt mari. Sur la terre ferme il fut un éternel convive. Mais sur la mer, il était chez lui, et lorsqu'il montait sur son radeau, ses yeux brillaient. (p. 14 et 15)

Écoutons maintenant *Antigone*, l'héroïne d'Henry Bauchau, qui dit à peu près la même chose au sujet de ses déplacements continuels :

Depuis la mort d'Oedipe, mes yeux et ma pensée sont orientés vers la mer et c'est près d'elle que je me réfugie toujours. A l'ombre d'un rocher, j'écoute la rumeur du port et des hommes et les cris des oiseaux de mer. Je me souviens du jour où Jocaste m'a dit : « N'oublie jamais, Antigone, que ton père est d'abord un marin. » C'est ce marin qui m'a emmenée dans son vertigineux voyage jusqu'au lieu qui me faisait si peur. Ce lieu qui, après dix ans sur la route, est devenu Athènes, où je suis seule maintenant, en deuil, sur le bord de la mer. Je contemple dans le ciel un oiseau [...] Oedipe, un jour, s'est brusquement tourné vers moi et a dit : « Tu n'as ja-

² Henry Bauchau, *Antigone*, roman, éd. Actes du Sud, 1997, 355 p.

mais été sur la mer, Antigone, et pourtant tu es un vrai marin. Sans voiles, sans gouvernail, voici des années que tu navigues, sans chavirer, dans mon aveuglement, mes vertiges, la folie de Clios et la tienne. » Je retrouve en moi cet instant de bonheur sur la route invisible où nous ne cessons de nous perdre. (p. 9)

Chez les deux auteurs, la thématique du voyage ou plutôt de l'errance est d'abord liée à l'image de la mer. Le voyage est donc d'abord un voyage maritime.

Mais le voyage, le déplacement sont aussi liés à la route. Oedipe, le roi maudit chassé de Thèbes se met sur la route, en compagnie d'Antigone. Les deux personnages avancent, hésitant, trébuchant, vers un but qui est peut-être la clairvoyance. Leur voyage est une sorte d'initiation, errance ou parcours pour retrouver la sagesse.

L'Ulysse de Márai voyage également sans cesse, mais il sait qu'un jour il va falloir retourner à Ithaque. Il a des pressentiments néfastes. Dans le prélude donné sous forme de poème, Ulysse, sur son radeau, en écoutant le chant des Sirènes, rêve. Il rêve de son retour à Ithaque : « Le radeau glissait en claquant. La mer blanche découvrait sa gorge terrifiante. Le chant s'éloignait. Les voiles vassaient. Soudain il eut peur. Sa main, son pied s'affaissèrent. Il gémit. Il eut peur de retourner à Ithaque. » (p. 13)

Car le parcours d'Oedipe, chez Bauchau aboutit à la clairvoyance, à une espèce de rédemption, tandis que celui d'Ulysse le mènera vers la mort. Son dernier retour à Ithaque sera sa fin : il sera tué par son propre fils, Télégonos.

Chez Márai, le thème de l'errance est surtout développé et conjugué à travers le personnage de Télégonos. Le fils du héros mythique accomplit également un long voyage, par la mer et par la terre. Mais son errance, son parcours initiatique réalisera sa quête du savoir et le passage de l'état idyllique de son enfance et de son adolescence à l'état de l'homme adulte.

Je me mis en route à l'aube. Je suis allé parmi les hommes, à la recherche de mon père. Ce fut un voyage violent et redoutable. Maintenant que je repense aux temps passionnés de l'errance, de la recherche et aux années passionnantes de vagabondage, j'ai le sentiment d'avoir été réellement guidé par la main des dieux. A chacun de mes pas je cheminai au-dessus des précipices et des horreurs. Dans « l'île de la mort » je n'avais même pas rêvé que le monde était à ce point dangereux... Je vivais parmi les hommes, à la manière des hommes, dont j'avais le destin. Ceci est le plus grand des destins. (p. 270)

Un deuxième motif, la peur, ou plus exactement le pressentiment de l'avenir funeste est invariablement présent dans les deux récits. Comme Ulysse a peur de rentrer à Ithaque, de même, Antigone a peur de rentrer à Thèbes. Ainsi les deux héros deviennent des êtres humains, s'éloignent peu à peu du monde des héros mythiques.

Un des procédés intéressants de la création des mythes modernes en littérature est la mise en abyme. On la retrouve chez Bauchau aussi bien que chez Márai : l'art, le chant, la danse et de la musique apparaissent comme des procédés de mise en abyme.

La peinture dans *Antigone*, tout au début du récit annonce par ses motifs et surtout par ses couleurs la lutte mortelle des frères ennemis et la mort d'*Antigone*.

Lorsque nos yeux se sont habitués à la pénombre mouvante et au flamboiement des rouges dans la grotte, les formes et les gestes des combattants nous apparaissent avec une force croissante. Les adversaires sont tous les deux couverts de sang, le pelage du monstre n'est plus gris mais bleu, coupé de taches sanglantes qui s'éclaircissent là où son corps est proche de celui du dieu. (p. 16)

Et puis la prédiction de la lutte des deux frères à Thèbes:

En retournant à Thèbes, tu vas suivre, toi aussi, tout le chemin du rouge. Tu seras en grand danger, au centre de la guerre entre tes frères. Est-ce nécessaire, *Antigone*? (Ibid.)

Le chant chez Máraï double le récit et fait allusion aux formes ancestrales de l'expression artistique.

Le destin des hommes et des dieux constitue le thème central de l'histoire, surtout chez Máraï. Il insiste sur les différences entre les deux mondes, celui des dieux et celui des hommes. Les rapports entre ces deux sphères ne sont pas exclus, mais ils sont souvent ambigus.

C'est surtout Télégonos qui est troublé par son origine double: «J'appris que mon père était un homme, que par conséquent moi-même j'étais en partie – malgré mon origine divine, – à la fois animal et divin. en un mot humain.» (p. 167). A la fin de son parcours, il se sent plus proche du monde humain, mais cette appartenance ne le rend pas heureux: «J'avais faim, j'étais fatigué et triste. J'avais vu l'histoire et j'avais connu les hommes parmi lesquels je devais vivre désormais. C'était comme si les dieux m'avaient abandonné à cet instant. Et les hommes ne m'avaient pas encore admis parmi eux.» (p. 269)

Dans les deux romans, le point culminant du récit est un meurtre: le fratricide dans le roman de Bauchau et le parricide dans celui de Máraï.

Polynice et Étéocle, les deux frères ennemis, se livrent à une bataille terrible. Longuement préparée, la lutte entre eux sera mortelle.

Étéocle et Polynice se font face pour l'inégal et intolérable combat. Nous voyons renaître les superbes gestes qu'Oedipe leur avait appris et dont ils saluaient autrefois avant d'entamer les joutes de leur adolescence et de leur jeunesse. [...] Dès que le combat commence on voit que malgré nos soins et le breuvage de Diotime, Polynice affaibli par ses blessures a perdu l'étonnante vitesse d'exécution qui assurait sa supériorité. [...] Polynice s'enfuit. [...] Il crie, il court de toutes ses forces vers Étéocle qu'il saisit à bras-le-corps et précipite avec lui au-dessus du parapet, dans le vide. Il y a un instant d'affreuse surprise puis un double et interminable cri de détresse suivi du choc des deux corps sur le sol. (p. 263–264)

Histoire tragique, mort insensée, destin achevé, doublés de la tragédie personnelle d'*Antigone*. Pourtant, personne n'est vraiment coupable, car ce sont des forces maléfiques, qui semblent diriger les événements Il n'y a pas de solution

à une situation de base, créée par le crime d'Oedipe. Antigone est peut-être la victime la plus tragique de cette situation. Elle suit son père sur son chemin, et elle devient guérisseuse et mendicante sublime. Pourtant, elle ne peut rien faire pour empêcher la mort de ses frères, et elle sera elle-même condamnée par Créon, le tyran, car elle a voulu intervenir dans les événements de Thèbes. C'est pourquoi le récit de Bauchau garde, du début à la fin, un ton sombre, sans aucune lueur d'espoir ou de soulagement.

Dans le roman de Márai, le parricide « ordonné » par la mère de Télégonos arrive presque par hasard. Le jeune homme débarque à Ithaque en ignorant où il se trouve et il est en train d'accomplir sa randonnée de repérage pour acquérir son butin, par la chasse et par le vol. Tout d'un coup, son père surgit. Percé par la lance à la pointe d'os empoisonné, le vieillard tombe non sans avoir reconnu son fils à qui il réussit à donner quelques ordres. Or, ce testament est bien curieux. Il ordonne que les survivants de sa famille vivent ensemble: « [...] il a couché ses fils et ses femmes dans les bras les uns des autres. Pourquoi? Peut-être parce qu'il voulait faire vivre dans les liens du sang, d'une façon continue, ceux et celles qui étaient d'une manière ou d'une autre liés à son sang. Car Ulysse ne croit en rien d'autre qu'à l'esprit humain et au sang humain ».

Et c'est peut-être le message ultime de Márai: l'homme est maître de son destin, mais seulement dans l'espace de la vie mortelle. Les hommes sont mortels, les dieux sont, par contre, immortels. Ce dernier état a des avantages mais aussi des inconvénients. Finalement, est-ce que cela revient au même d'être homme ou dieu? L'essentiel c'est la quête, la connaissance de l'autre, en l'occurrence du père, toujours absent et insaisissable, pourtant partout présent, créant les liens du sang, parmi ceux qu'il avait aimés. De plus, n'oublions pas que l'épithète d'Ulysse est « porteur de lumière ».

Ainsi le livre de Márai se termine par ce paradoxe qui se manifeste dans la compréhension de la condition humaine et celle des dieux, où la première, malgré certains inconvénients, semble être plus riche, plus digne. En un mot, la vie humaine vaut la peine d'être vécue.

Chez Márai, l'ironie provoque parfois une sorte de soulagement, le sourire peut même adoucir les scènes les plus absurdes et le plus absurdement tragiques.

Le jeune Télégonos devient adulte le jour où il se rend compte que sa mère a transformé Skylla, son premier amour en monstre marin.

Le monstre était effrayant, mais en même temps étonnement impuissant et sans défense. Ses yeux de crabe brillaient dans la lumière comme des émeraudes et dans le regard de l'être aquatique difforme qui me dévisageait, il y avait quelque chose comme une demande de secours, comme tantôt dans le regard des porcs mâles.
(p. 191)

Pour terminer cette analyse parallèle plutôt rapide, voici quelques remarques concernant le temps dans les deux récits. Le récit mythique se déroule d'habitude dans une a-temporalité. La temporalité n'intervient qu'avec le temps des hommes. Or, chez Márai, le temps passe, comme dans notre vie à nous. Même les dieux vieillissent. En voici un exemple, la fin de la vie de la belle Hé-

lène: « Elle se réfugia à Rhodes où, sans pension, elle mena une vie misérable pendant quelques années, vivant de quelques menus travaux de couture jusqu'à ce qu'elle meure dans des circonstances bizarres ». (p. 273)

Même Ulysse vieillit: « [...] il tuait moins souvent, sa main tremblait lorsqu'il fallait frapper, il était plein de lubies et la goutte le torturait. » On pourrait énumérer un très grand nombre d'exemples dans le récit qui renvoient au temps qui passe et qui insistent sur un changement, notamment: l'ordre ancien est fini et désormais un nouvel ordre de choses sera valable. Ce nouvel ordre sera justement celui de « l'humain ».

Henri Bauchau garde, par contre, l'aspect a-temporel de son récit. Ses héros ne changent pas, ne vieillissent pas, même après avoir parcouru un long chemin. Oedipe, le mendiant aveugle, à la fin de son voyage, devient « voyant », il se dirige vers le lieu de l'accomplissement de son destin et Antigone, à son retour à Thèbes est prête à affronter seule Créon et « mourir pour les lois du coeur qui sont au-dessus de celles de la cité » (dit Bauchau lui-même à ce propos). Ils se transforment, se transfigurent, mais ce n'est pas le temps qui organise leur progression.

La forme de la narration est, dans les deux cas, similaire. Les deux récits sont rédigés à la première personne du singulier. *Antigone* est divisé en 22 chapitres, ayant chacun un titre, chapitres de longueur égale et dans lesquels c'est toujours la voix narratrice d'Antigone qui prend en charge le récit.

La paix à Ithaque est divisé en trois chants, dans chacun c'est un autre personnage qui est le narrateur, voire la narratrice, Pénélope, Télémaque et Télégonos. Chacun des chants est divisé en chapitres numérotés, mais sans titre.

En guise de conclusion, il nous reste à dire que chacun des deux auteurs procède alors à la réécriture du mythe, en prenant des éléments déjà connus des figures du monde héroïque et mythologique, tout en y ajoutant d'autres éléments qui leur assignent de nouvelles significations.

La réécriture de l'histoire chez Henry Bauchau est tout à fait particulière. Il ne veut pas se laisser enfermer dans l'univers tragique, constate Robert Jouanny dans sa « lecture de l'histoire d'Oedipe » de l'écrivain belge. D'après lui, « son projet n'est pas de nous engager, après tant d'autres, dans une histoire où les dés que tient l'homme dans ses mains sont irrémédiablement pipés, mais bien au contraire de traduire l'errance comme réalité et comme symbole, comme un entre-deux qui verra Oedipe passer de la sclérosante culpabilité à la découverte de l'artère invisible ». ³ De même Antigone, devient symbole de l'éternelle victime victime du tyran, symbole de la résistance, de celle qui a osé crier de toute sa force « non » et qui doit mourir car elle a déchiré et brûlé publiquement un édit royal, et ainsi elle a violé l'interdiction d'enterrer le corps de son frère.

Sándor Márai réalise un projet tout aussi ambitieux que Bauchau, il n'a pas seulement l'intention de reprendre l'histoire ancienne telle qu'elle nous a été

³ Henry Bauchau, *Oedipe sur la route*, roman, éd. « j'ai lu », Copyright Actes Sud, 1990, Lecture de Robert Jouanny, p. 262.

livrée, mais il veut en même temps en créer un mythe moderne. Dans son épilogue, il dit ceci : «La conscience de l'humanité n'a jamais accepté la fin idyllique de l'Odyssée [...] A toute époque le lecteur a senti qu'Ulysse ne pouvait pas trouver un domicile définitif après son retour idyllique. L'intention du poète – ou des poètes – est perceptible : l'épopée prédit encore de nouvelles routes pour Ulysse. » (p. 281) Et il considère son livre une entreprise « laïque », une « tentative maladroite » pour raconter la fin de l'histoire.